DARYUSH SHAYEGAN

Le regard mutilé

Schizophrénie culturelle: pays traditionnels face à la modernité

SCIENCES ET SYMBOLES

ALBIN MICHEL

Sommaire

I

EN SURSIS D'UNE FIN QUI EST UN COMMENCEMENT

L'influence de l'Occident et la modernité qui le sous-tend suscitent de nos jours dans le monde islamique des aires de résistance multiples, provoquant tantôt une régression vers une mythologie des origines, censée résoudre miraculeusement toutes les misères morales et les inégalités sociales dont souffrent ces sociétés, tantôt une fuite en avant vers des aventures de plus en plus périlleuses, tantôt enfin un refus catégorique à relever les défis des temps nouveaux. Toutes ces échappatoires plus ou moins perverses expriment les différentes facettes d'un même phénomène, et quelles que soient les formes des réactions observées, il n'en reste pas moins qu'elles traduisent les symptômes d'un malaise profond. Celui-ci provient, à mon avis, de la non-compréhension ou, si l'on veut, de la non-assimilation d'un phénomène historique majeur — la modernité dans son sens très large — qui n'a jamais été pris en compte en tant que tel, c'est-à-dire objectivement dans sa teneur philosophique propre, mais toujours en fonction des transformations traumatisantes qu'il a infligées à nos traditions, à nos manières de vivre et de penser. Dès lors, tout jugement à son égard a revêtu, dès le commencement des contacts, une appréciation morale: tant élogieuse quand, au début de la rencontre avec la puissance matérielle de l'Occident, le monde islamique découvrait à son grand étonnement son retard et l'énorme fossé

qui le séparait de l'Europe, que maléfique lorsque plus tard, se refermant à son influence, ce même monde se mit à ressusciter ses fantasmes les plus délirants. Si la première réaction fut on ne peut plus enthousiaste, la seconde épousa en revanche le langage hystérique d'un refus obsessionnel. Dans un cas comme dans l'autre l'Occident ne fut jamais considéré comme un *paradigme* nouveau en rupture avec le passé, ayant ses propres lois et sa propre logique de domination, mais comme une conspiration de forces occultes qui, du fait de leur puissance matérielle, prenaient possession de nous, nous secouaient jusque dans nos assises les plus profondes, dépravaient nos mœurs, corrompaient nos vertus en nous réduisant à la longue à l'esclavage politique et culturel.

Il est vrai que les premiers penseurs islamiques de la *Nahda* (renouveau) eurent le mérite de prêter une attention toute particulière aux systèmes politiques et juridiques de l'Europe. Ils furent séduits par les notions de droit et de libertés individuelles. N'empêche qu'une chose essentielle échappa aux penseurs des premières heures comme à la plupart de ceux d'aujourd'hui : ces notions fondamentales dont on vantait les vertus n'étaient pas les produits d'une recette miracle, mais l'aboutissement d'un processus historique exceptionnel — je dirais presque le produit d'un changement de paradigme —, et ne pouvaient être transplantées dans notre monde sans évacuer et marginaliser par là même ces valeurs traditionnelles auxquelles nous tenions tant et qui meublaient entièrement notre espace public.

D'autre part, ces idées neuves, révolutionnaires à bien des égards, déblayaient d'autres couches de réalité, créaient d'autres rapports sociaux qui, dans le monde clos de nos traditions, étaient souvent inexistants. Car, dans la perspective religieuse et globalisante de notre vision du monde, ces réalités — si tant est qu'on en eût conscience — étaient soit absentes soit considérées comme relevant de la contingence matérielle des choses. Se référant au génie de la langue arabe, Jacques Berque dit à juste titre : « La langue arabe

dont chaque mot conduit à Dieu, a été conçue pour voiler le réel, non pour le saisir [1] ». Les tensions entre le dévoilement de nouvelles zones de réalité et les résistances ataviques qui les excluent ou les refoulent du champ de la connaissance devaient nécessairement générer des fissures dans la conscience. Tandis que les choses changeaient extérieurement, les projections mentales opéraient encore sur les anciens modes de représentation. Comment dès lors pouvait-on vivre ces déchirures à l'intérieur de la conscience? Ceci demeure encore, qu'on le veuille ou non, le problème insoluble de toutes les distorsions mentales — et elles sont nombreuses — qui ravagent notre monde. Ce problème ne peut être mis en relief que par les tenants de ces mêmes civilisations, car de même que personne ne peut suppléer quiconque dans l'acte de mourir, de même personne issu d'une civilisation différente de celle dans laquelle nous avons vécu ne peut expérimenter existentiellement cette déchirure à l'intérieur de son âme. Elle est en d'autres termes notre destinée spécifique et inaliénable.

Pour plus de clarté je me permettrai ici une digression. Supposons en effet un « je » hypothétique pris en tenaille entre les lèvres de cette déchirure et aux prises avec une double fascination contradictoire : la vision enchantée d'un monde qui est encore tributaire de l'aura de la mémoire collective et celle, non moins impérieuse, qu'exerce sur lui l'attrait du nouveau et de l'insolite. Ce « je » hypothétique se sentirait en premier lieu aliéné et par rapport au changement radical dont il subit l'impact et à l'endroit d'une nostalgie qui est d'autant plus cuisante que l'univers auquel elle renvoie se retire progressivement de la scène du monde, semant partout les vestiges d'une absence imminente. Voici à peu près comment raisonnerait ce « je » hypothétique.

Les idées nouvelles qui m'assaillent, les objets nouveaux que je vois en face de moi, étendus dans toute leur épaisseur, me sont étrangers. Je n'ai pour les connaître ni les mots appropriés, ni les représentations adéquates dans mon esprit.

Ils sont quelque chose d'irrécupérable surgissant soudain dans le champ de ma connaissance. Il est vrai que je les vois, je m'en sers, je les subis tout autant que j'exerce mon empire sur eux, mais quelque part ils restent en suspens dans le flux de ma mémoire. Je ne peux pas retracer leur genèse, je n'ai pas non plus assisté à leur naissance. Je n'ai pas pris part aux crises successives qui préludèrent à leur fabrication, ni aux modes de production qui les rendirent possibles. Ils sont des choses aberrantes que je ne peux éluder, qui dérangent mes habitudes, m'imposent des contraintes dont je ne peux me libérer. Et pourtant quelque chose en eux me séduit, m'attire, fait en sorte que je ne peux pas me passer de leur concours, dussé-je même déployer pour cela tous mes efforts. Si toutes mes catégories mentales ont été modelées de sorte qu'elles puissent voiler ce qui se dévoile à présent dans le monde où je vis, c'est que ma pensée opère autrement, qu'elle découvre des zones d'être qui vont à l'encontre de la logique des choses qui m'entourent. Ma pensée dévoile quelque part la *supraréalité* de la chose qu'elle saisit tout en voilant sa réalité concrète. Ce qu'elle voile est ce qui me touche directement, ce qu'elle dévoile est, par contre, ce qui n'est plus là : car cette supraréalité dont la chose est investie est désormais absente de mon monde, ayant été bannie par le flux torrentiel des changements.

Ma vision du monde renvoie à une transfiguration préalable grâce à laquelle les choses baignent dans un climat magique. Le monde où vivent les objets, d'où ils tirent leurs fonctions n'a pas pour mon esprit la même épaisseur réelle que pour le regard de celui qui le conçut et en fit l'expérience. Je vis dans un monde d'absence : ma pensée opère sur des idées qui n'ont aucune prise sur les choses. Le contenu du dedans et les formes du dehors ne correspondent plus organiquement. Les idées projetées se déforment au contact des distorsions qui ont ravagé partiellement mon écologie naturelle. Le « retard » entre ce que je projette et ce qui est là en face de moi n'est pas seulement un décalage chronologique, mais

un clivage ontologique. Les objets ont changé beaucoup plus vite que n'ont évolué mes perceptions de la réalité. Ces transformations ont altéré mes références, ont brouillé mes pistes, mais n'ont pas modifié les zones profondes de ma psyché. Ma tendance à "mythiser" la réalité est telle que je crois beaucoup plus aux essences immuables d'une vision substantielle qu'au processus historique de l'évolution des choses.

Dans le contenu de mes représentations en retard sur les productions industrielles qui m'environnent de toutes parts, s'insère un vide que je ne peux combler. Cette béance n'est pas seulement un changement de mode de vie mais aussi une altération de mon mode perceptif. Ma pensée est restée à l'abri des grands chocs de l'histoire. Si en Occident les révolutions survenues par les bouleversements scientifico-techniques ont provoqué un changement de paradigme pliant à chaque fois la conscience aux impératifs d'un nouveau regard, tel ne fut pas mon cas. Ma conscience vit encore à l'heure de l'enchantement du monde. Il est vrai que je reçois par l'effet d'un bombardement continuel l'incoercible attrait des choses nouvelles, mais leur généalogie et leur archéologie me restent inconnues. Les nouveaux discours m'atteignent de plein fouet, impriment leurs empreintes dans mon esprit, y laissent des traces ineffaçables, mais ne parviennent guère à métamorphoser le contenu de ma mémoire qui, elle, renvoie à sa propre généalogie. Je sais que les temps ont changé, que le monde s'est transformé, que l'histoire ne cesse de modeler de nouveaux modes de production et de rapports sociaux, mais quant au contenu de cette histoire, il s'est fait en mon absence : je n'ai pas plus participé à sa genèse que je ne suis responsable de ses résultats. Tout ce que je sais c'est que ce monde nouveau a une logique implacable, qu'il m'impose sa structure toute faite, et que je ne peux ni en modifier le cours ni remonter à rebours le chemin qu'il fit pour aboutir à l'endroit où je me trouve en ce moment précis.

D'ailleurs où suis-je à proprement parler ? Mes coordonnées historiques sont tout autres. Je ne calcule ni en termes de XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècle, ni en termes de ruptures qui ont marqué le passage du Moyen Âge à la Renaissance, à l'âge classique et aux Temps modernes. Les périodes successives de l'histoire me sont indifférentes. Je peux sauter du coq à l'âne par-dessus les siècles puisque les discontinuités qualitatives qui ont scandé l'histoire de l'Occident n'ont aucune représentation concrète dans mon esprit. J'ai un passé qui se confond avec le présent — puisque je ne cesse de m'y référer et de le ressusciter — et un présent qui est mon avenir. Il est vrai que depuis cent ans je subis des bouleversements profonds, je parle de l'histoire, j'y pense, j'essaie d'en connaître les rouages, de remonter aux sources toutes relatives de ma pseudo-modernité, mais au dedans de cette courte période qui marque mon entrée solennelle dans un temps basculant vers des horizons sans cesse plus larges, je vis psychiquement encore dans une métahistoire où l'*avant* et l'*après* se confondent avec l'*après* et la *post-histoire*. Et entre les deux je me trouve en sursis d'une Fin qui est toujours un Commencement.

Du reste, lorsque j'essaie de récupérer mes grands poètes — bien inestimable pour le Persan que je suis —, je ne les vois pas comme les portraits successifs meublant la galerie du temps. Ce n'est pas la chronologie des calendriers ni l'air du temps qui détermine tel poète de telle époque — comme, par exemple, le poète classique viendrait avant le romantique et le symboliste après ce dernier —, mais leur coappartenance au centre invisible de la mémoire qui semble les investir tous d'une aura intemporelle, de sorte qu'ils deviennent comme les rayons lumineux d'un soleil unique. Chacun des grands poètes est un interlocuteur coprésent à la dimension du temps qu'il évoque : que ce soit le temps épique de l'épopée, le temps mystique du retour à soi, ou le temps fragmenté des mises en suspens jaillissant comme des éclairs de présence. Je vis ainsi dans une constellation où chaque poète

gravite, selon son mouvement elliptique propre, autour de ma vision totalisante. C'est pourquoi je vois en images, m'exprime en rythmes sonores, pense en poésie. Je ne peux les distinguer les uns des autres en vertu des périodes et des ères. Il est vrai que les études critiques et historiques inaugurées à partir du début du siècle m'y ont initié en quelque sorte et que j'arrive à y discerner des styles différents, des transformations de langage et des modifications sémantiques. Mais tout porte à croire que le fond du problème reste immuable. Le grand thème de l'« identité nationale » qui préoccupait un poète comme Ferdowsî au Xe siècle est encore actuel pour le penseur de cette fin du XXe siècle qui lutte pour ressusciter le nationalisme culturel face à l'assaut de l'obscurantisme religieux. Les idéaux dont se nourrissait un mystique du XIVe siècle inspirent encore — toutes proportions gardées — le regard désenchanté que je jette sur l'infidélité du monde. Que le monarque de l'ancien régime soit discrédité et on l'identifie immédiatement au tyran Yazîd qui fit couler vilement le sang de l'Imâm Hosayn, ou que le successeur du monarque fasse du pays un cimetière de martyrs, le voilà comparé à présent à Zahhak, le souverain maléfique du *Livre des Rois*, qui, afin de nourrir les serpents qui avaient poussé sur ses épaules, exigeait qu'on lui sacrifiât quotidiennement les cervelles des innocents. C'est dire que la structure mythique de la réalité demeure identique, les personnages certes changent avec le temps mais ils y tiennent toujours les mêmes rôles. Lutte manichéenne des Ténèbres et des Lumières dans des cycles qui se répètent sans relâche.

Lorsque je communique avec les grands courants de ma culture, je n'y vois ni rupture ni changement de cap ni déviation par rapport aux grands principes qui les ont régis. Quelque chose persiste en dépit des changements, quelque chose plane au-dessus des aspérités du temps. On dirait que Dieu répète sans se lasser les mêmes litanies mille fois rabâchées. À l'intérieur de cette chaîne de transmission, les lignes de

démarcation, les déterminations qualitatives paraissent artificielles, comme forgées de toutes pièces, sans rapport réel avec le cours éternel des événements. Et pourtant je sais que, malgré ma dépendance envers cet état de choses, malgré la pérennité des problèmes censés être résolus une fois pour toutes, des trous insidieux s'y sont faufilés qui ont altéré et l'image intacte que je m'étais faite de moi-même et celle que j'attribuais à la réalité du monde. Je sens confusément qu'entre ce que m'ont légué mes ancêtres et ce qu'est devenu le monde il y a un hiatus. Rien à l'intérieur de ma culture ne m'y prédisposait, rien non plus n'y annonçait un changement de cet ordre. Et cependant cette *blessure* est là : elle est à l'intérieur de mon esprit comme à l'intérieur de l'ordre confus des choses dont j'ai perdu depuis longtemps la maîtrise.

J'apprends à l'école toutes les matières classiques qui constituent le bagage intellectuel de l'homme moderne. J'étudie les mathématiques, les sciences, l'histoire, la géographie et les lettres, mais d'où me viennent toutes ces connaissances fragmentées, enseignées hors contexte, qui apparemment n'ont aucun lien organique avec les canons culturels de ma tradition ? D'où me viennent donc le *cogito* cartésien, l'ego transcendantal, le mouvement de l'Être qui s'incarne dans le temps et cette objectivité neutre dont se vante la méthode scientifique ? Suis-je encore au Moyen Âge ? Ai-je connu l'âge classique et les ruptures épistémiques des Temps modernes ? Ai-je été décomposé par le soufre dissolvant de l'âge critique ? Ai-je été modelé par les valeurs bourgeoises du capitalisme ? Suis-je mûr pour la révolution mondiale en supposant même qu'elle soit possible ? Voilà les questions qui traversent mon esprit, car la pente de ma pensée cherche des comparaisons, des concordances de temps et de lieux. J'évolue, quoi que je fasse, dans un monde comparatif ; je ne vis plus dans un monde clos se suffisant à lui-même ; je suis sollicité par l'autre, ne fût-ce que par les influences qu'il me fait subir à mon insu. Je raisonne par

comparaisons, par extrapolations, par identifications en chaîne. Je bénéficie des modèles exemplaires qui me viennent du musée de l'histoire. Je cherche à les appliquer à mon propre destin. Plus encore, je cherche à reconstruire mon passé selon les normes qui me sont imposées d'office. Et ce souci de me revoir à travers les lunettes d'autrui est si fort, si ancré dans les modes acquis de mes jugements que je réévalue tout mon passé à la lumière des critères qui me viennent de l'extérieur. Lorsque j'essaie de reconstituer à grands traits les moments forts de mon histoire toute récente, par exemple le passage du mouvement constitutionnel (1905-1911) à l'instauration de l'État-Nation (1926), j'y introduis des notions qui ne raccordent que très approximativement au processus singulier dont j'ai la mémoire. Lorsque je parle du rôle de la bourgeoisie, j'oublie que cette notion a des connotations précises dans une culture particulière, et le fait d'utiliser ce terme ne m'autorise guère à imaginer l'existence de son assise sociologique. D'ailleurs la plupart des idées que j'emprunte n'ont souvent aucune contrepartie sociale dans les faits, et les excès pléthoriques des discours creux qui me grisent sont tout juste bons à justifier mes déficits conceptuels.

La compréhension de mon histoire est déjà faussée à l'origine : elle est motivée par des critères qui ne s'apparentent que d'une façon très lâche à mes vrais problèmes. Où que je regarde en moi-même, je ne vois que la répétition ennuyeuse des mêmes thèmes éternels, des mêmes refrains, des mêmes slogans stériles, se déplaçant sans cesse comme les dunes fugitives sur le même sable du désert. Et les mêmes réponses apparaissent toujours aux mêmes questions. Comme si, aussi loin que j'aille, j'arrivais au même point de départ.

Mais quel rapport y a-t-il entre la technologie effrénée d'un monde que rien n'arrête et la passivité visionnaire de mes maîtres à penser ? Quel rapport entre Hegel et Ibn 'Arabî, entre Kant et Sohravardî ? Quel rapport entre cette

invitation aux voyages les plus impossibles et ce repli sur soi-même qui ne voit du monde que ce qu'il veut bien voir : une aura transfigurée par la magie de sublimes illusions ! Tandis que mes maîtres à penser me conseillent de m'absenter de ce monde-ci pour être plus présent à l'autre, mes maîtres modernes me conseillent au contraire de ne rien accepter qui ne soit vérifié expérimentalement, de me méfier des *a priori* dogmatiques et des rêves qui prennent leurs désirs pour des réalités. La schizophrénie n'est pas seulement une situation qui me conditionne malgré moi, elle est entretenue par tout un réseau de signes qui me viennent de la vie, de l'école, de la rue, de la politique et de la bêtise insondable qui m'assomme à longueur de journée. Le mensonge s'insère dans la trame de mes idées, dans les distorsions de mes concepts, dans l'inconséquence de mes actes et me poursuit dans mes derniers retranchements, il devient en quelque sorte ma *seconde nature.* Je suis en porte à faux avec moi-même : c'est-à-dire avec ce que je suis censé incarner et ce qui me sollicite de toutes parts. Je suis pris en tenaille entre des idées qui se vaporisent faute de lieu propre et des attitudes archaïques qui se durcissent par manque d'adaptation. Le mensonge devient une façon d'être-dans-le-monde, une manière d'appréhender une réalité qui m'échappe, devant laquelle j'échoue continuellement, face à laquelle je suis démuni. J'ai beau inventer des excuses, chercher des boucs émissaires : capitalisme multinational, séquelles dévastatrices du colonialisme, sionisme, impérialisme et tous les « ismes » que l'on voudra, tous ces termes ne sont que des palliatifs qui me consolent ; ce sont des sédatifs qui me plongent davantage dans mon sommeil dogmatique.

Cependant, je sais vaguement que si je dois m'affranchir de la tutelle des idoles qui me tiennent encore en laisse, je dois pouvoir déchirer le voile des faux-semblants qui font écran entre mes illusions et la réalité du monde. Et ceci exige l'audace du saut et de trancher mon cordon ombilical.

Je dois coûte que coûte assumer ce saut au risque de tomber, comme dit le poète, dans l'éternité. Je dois pouvoir me libérer du cercle vicieux des explications par trop simplistes. Si les choses doivent changer quelque part, cela doit se faire à l'intérieur des têtes, au niveau des fondements, voire de la conscience la plus aiguë, la plus malheureuse. Ce n'est pas en modifiant les infrastructures qu'on changera les têtes, mais en bouleversant les têtes elles-mêmes. Je suis étonné de constater que mes problèmes n'ont pas changé depuis que je me suis rendu compte de mon décalage. Je répète sans cesse les mêmes thèmes nostalgiques, je cherche sans cesse les mêmes boucs émissaires, je me retranche sans cesse derrière les mêmes barrières, quelque part ma pensée châtrée par l'impuissance séculaire opère sur des clichés usés jusqu'à la corde. Il est certes exact que les protagonistes du drame changent avec le temps, mais la dramaturgie elle-même reste invariable. Je suis toujours victime de l'autre. Mon innocence est infaillible, tout ce qui peut m'arriver de malheur est imputable aux forces mystérieuses dont je n'ai pas le contrôle. Car, à vrai dire, je suis victime d'une fatalité aussi vieille que le monde et celle-ci apparaît toujours sous de nouveaux déguisements : tantôt Alexandre le Macédonien, tantôt l'Arabe le Bédouin, tantôt Chengiz le Cavalier des Steppes, tantôt le Britannique fourbe, tantôt l'Américain laid, tantôt l'Ours soviétique et Dieu sait qui d'autre encore.

Donnez-moi pourtant les outils les plus modernes, les pétrodollars en abondance, les idées les plus tolérantes de l'âge démocratique, et je mettrai en place en l'espace de quelques mois l'appareil le plus répressif du monde : un paradis de l'enfer. Ce ne sont pas les moyens qui m'ont manqué ! J'ai hérité des milliards, et en devises fortes, dont je n'ai su hélas comment me servir. Non ! ce sont les idées qui me manquent. Car, voyez-vous, je suis bloqué quelque part. Un blocage aussi vieux que mon âme, aussi tenace que mes idées fixes, aussi pathologique que mes obsessions et aussi

névrotique que ma religion encombrante dont je ne sais quoi faire. Je la tourne et la retourne dans tous les sens mais ne sais où la caser. Et puis, soyons franc : ma pensée est totalisante. Elle ne s'intéresse pas au particulier, au factuel. Les détails la fatiguent, l'exactitude l'ennuie, la critique la décourage. Je suis paresseux comme un rentier qui, se contentant de ses maigres ressources, tourne le dos à toute aventure hasardeuse susceptible d'ébranler sa quiétude. J'aime les idées rondes et franches qui m'expliquent clairement d'où je viens, où je vais, pourquoi je suis le Seigneur des créatures de Dieu, pourquoi on m'a confié le Dépôt de tous les Attributs divins qui font de moi un surhomme en puissance, comment je mourrai — si tant est que mon âme puisse disparaître vraiment —, comment je renaîtrai plus tard quand je serai Ange parmi les bienheureux. D'ailleurs j'adore l'histoire des Anges, je les rencontre à tout bout de champ. Je n'ai qu'à lire les récits visionnaires de mes mystiques et je décolle immédiatement.

Peu importe que je sois matérialiste, marxiste, athée et même infidèle. Lorsque, par la fine lame de la dialectique marxiste, je tranche la tête à mes détracteurs les plus insolents, je rentre gentiment chez moi, j'ouvre le *Diwân* du divin Hâfez ou le *Mathnawî* de Rûmî, je me grise de mots et d'images et je suis prêt à présent à participer au banquet des Anges, à goûter la volupté des orgies mystiques. Et même pourquoi pas ? à suivre les oiseaux pèlerins dans leur quête du fabuleux Sîmorgh. Car, à vrai dire, je jouis d'une vertigineuse partie de balançoire entre l'Ange et l'anti-ange. Non seulement cet état de choses ne m'étonne pas, non seulement je ne me rends pas compte de mes contradictions, mais je fais des yeux tout ronds quand certains esprits avertis me le signalent. Je vis mes contradictions innocemment : je n'en suis guère responsable, comme je ne suis pas responsable de cette maudite révolution qui m'a chassé de mon pays. Je n'y étais pour rien. C'était un complot des impérialistes jaloux de nous voir devenir les Japonais du Moyen-Orient. Et puis

quoi ? Tout est écrit dans le Qorân, et l'histoire, si tant est qu'elle ait un sens, n'en est que le pâle commentaire. Tout est écrit dans nos têtes et le reste s'en déduit infailliblement par déduction mathématique.